

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie: Les Livres.....	Pierre Bataille
Echos artistiques.....	L. M.
Nos Théâtres.....	X.
Solitude (poésie).....	Jean-Bach Sisley.
Première affaire (suite et fin).....	Eugène Fourrier.
Nos Stations thermales: Alleverd.....	X.
Quatuor de quatrains.....	Gabriel Monavon.
Libre-Chronique.....	Franc-Sillon.
Apparition.....	Eiades.
Les Vrais Mots.....	Jules Baudot.
Fête de la Chanson.....	X.
L'Esprit des Autres	
Concerts-Bellecour — Casino des Arts.	
Bibliographie.	
Bulletin financier	

CAUSERIE

LES LIVRES

Par un concours de circonstances qui n'a rien de prémédité, deux livres — d'allure absolument différente — m'ont été adressés cette semaine.

Je n'aurais jamais songé à les réunir : je ne veux pas les séparer.

Aussi bien — de leur opposition même — jaillit une sorte d'originalité intime qui me pousse à les rapprocher.

En des milieux absolument différents, leurs auteurs — l'un en prose, l'autre en vers — ont laissé chanter leur cœur et se révéler leur caractère.

L'un de ces livres est le *Journal d'un Moblot au siège de Belfort* (1); l'autre est un volume de poésie, qui a toute la fraîcheur et le charme de la jeunesse : *Songes frères* (1888-1895) (2).

L'auteur du *Journal d'un Moblot au siège de Belfort* est un de mes bons amis, qui — par une modestie que je ne me

général pas de traiter d'exagérée — a cru devoir cacher sous un pseudonyme sa sympathique personnalité.

Soldat dans un bataillon de la Mobile du Rhône, Pascal Victorin a pris part — en cette qualité — à l'héroïque et inoubliable défense de Belfort, notant soigneusement au jour le jour — et cela avec une rare franchise d'observation et de vérité — ses impressions toutes personnelles, sur les événements auxquels il s'est trouvé directement mêlé ou sur ceux dont il a été simplement le témoin.

En réalité, ce sont les récits d'un soldat improvisé, retraçant, parfois avec tristesse, le plus souvent avec cette belle humeur qui fait partie intégrante de notre caractère national, les épisodes d'une vie toute nouvelle pour lui, durant six mois de garnison et sous le feu de l'ennemi.

Voulez-vous savoir comment ce nouveau Saint-Simon — qui excelle à nous présenter par les petits côtés le grand drame militaire qui s'est déroulé à Belfort au cours de l'année terrible — prenait ses notes ? Lisez ce qu'il écrit à la date du 24 septembre 1870 :

« Bientôt l'ombre du soir nous enveloppe; les rumeurs bruyantes s'apaisent, et à cette heure où le crépuscule jette comme à regret une dernière lueur à l'horizon, une impression de recueillement pénètre l'âme. Peu à peu, tout le monde se glisse sous les tentes comme une nichée de rats. Chacune contient six hommes, un peu serrés peut-être pour dormir à l'aise; mais bast, après quelques coups de pied distribués de ci, de là, et de fâcheux coups de coude dans l'œil des voisins, on arrive tout de même à se caser.

« Je plante ma baïonnette dans le sol et j'y installe ma bougie; quel joli chandelier et bien couleur locale ! Je ne puis m'empêcher de rire tout haut de ma position en ce moment : assis dans la paille, sous notre léger et tremblant capuchon de

toile; mon sac sur mes genoux comme table de travail, et noircissant mon papier de pattes de mouches à la clarté de ce singulier flambeau. Les cinq camarades déjà ronflent à mes côtés.

« Pour la deuxième fois, le clairon fait entendre les notes mélancoliques de l'extinction des feux; les dernières vibrations s'éteignent dans la nuit comme une plainte douce et une invitation au sommeil. Un silence profond plane enfin sur le camp endormi. »

Après le campement sur les glacis du Château vient l'investissement de la place : en vingt-quatre heures, par un ensemble de mouvements rapides, l'ennemi a fermé le cercle autour de Belfort :

« Aujourd'hui 5 novembre, les batteries du Château ouvrent le feu. Pour la première fois, l'imposante voix du canon se fait entendre, ébranlant toutes les maisons de la ville. Un long déchirement de l'air lui succède et va s'éteindre dans le lointain.

« A ce signal retentissant un saisissement vous secoue de la tête au pied; on retient son souffle et le sang est comme figé dans les veines. Tout un monde de sensations s'éveillent, tumultueuses, au fond de l'âme et se traduisent en un sentiment complexe, où se confondent les amertumes du passé, les incertitudes du présent et les sombres pressentiments de l'avenir qui s'ouvre devant nous ! »

Les sanglants combats de Roppe, de Bessoncourt, de Bavilliers, du Mont, de Danjoutin, de Pérouse, ne parviennent pas à rompre le cercle de fer et de feu qui enserre de plus en plus la ville.

Le 15 janvier, à la pointe du jour, le canon français retentit au loin, l'armée de Bourbaki s'avance, l'espoir renaît chez les assiégés.

« Tout le monde est électrisé; une indicible émotion remplit les cœurs et les larmes viennent aux yeux. On s'aborde en disant : Les voilà ! »

(1) In-12, chez Bernoux et Cumin, rue de la République, à Lyon.

(2) Paris. J. Mersch, imprimeur, 4 bis, avenue de Châtillon.

Et il en va de même pendant deux jours ; le 17 le bruit des canons français s'éteint graduellement, ce n'est plus qu'une succession de roulements sourds et affaiblis pareils à ceux d'un orage qui s'éloigne.

L'armée de Bourbaki a été repoussée et notre moblot ne peut s'empêcher d'écrire : « — C'est bien vraiment aujourd'hui le naufrage de toutes nos illusions, l'éroulement de nos espérances ! »

Les héros ont des nerfs comme de simples mortels et sont parfois sujets à de mystérieuses défaillances.

Avec quelle sensibilité, quelle émotion vraie est rendue cette situation du jeune soldat placé — la nuit — en grand'garde :

« La nuit est noire ; le factionnaire ne distinguerait pas forme humaine à quatre pas. Un silence complet l'environne ; il pourrait se croire loin du monde des vivants. De temps en temps l'aboïement d'un chien dans le lointain ; le cri répété comme un écho, du « *Sentinelles, prenez garde à vous !* » qui ressemble au chant du muezzin. — Plus rien... »

« Une vague mélancolie s'empare de l'enfant perdu ; sa pensée vole à travers l'espace vers des lieux aimés et des êtres chers qui pleurent son absence. Mais il songe aussi qu'il veille à la sûreté du camp. Son œil cherche à percer l'obscurité ; son oreille interroge le silence ; il a cru entendre des voix murmurer... Rien encore : le frôlement de la brise sur son visage répond seul à ses rêves ; les voix qu'il entendait ne parlaient qu'à son cœur ému... »

Mais — comme je l'ai dit plus haut — la belle humeur native finit toujours par prendre le dessus : on s'accommode tant bien que mal, d'une situation dont l'issue semble de plus en plus problématique et l'on prend le parti de rire... de ce qu'on ne peut empêcher.

En deux mois et demi, le bombardement jette sur la ville et les forts 500,000 projectiles !

« Ces *joujoux* (les bombes), sont fort curieux à suivre dans leurs ébats : ils rebondissent plusieurs fois sur le sol avant d'éclater et nous rappellent les jeux de ballons au collège. »

A l'assaut sanglant et terrible des Grandes-Perches (27 janvier 1871) un de ces énormes projectiles descend droit sur la tête des nôtres :

« A toi... — A vous, les amis ; gare de dessous !.. l'escouade de Pascal Victorin se jette à plat ventre.. — Boum ! le *joujou*, à l'instant précis où il touche terre, éclate à deux mètres de lui, en creusant

un grand trou dans le sol, et le couvre d'éclaboussures.

« Personne de touché, écrit simplement notre *Moblot*, — mais je l'ai échappé belle ! Les camarades me félicitent chaudement. »

Pourquoi tenir les choses du passé, comme choses mortes ? se demande l'auteur avec une anxiété que beaucoup d'autres partageront.

Qu'il se rassure : si pénibles soient-ils les souvenirs de cette époque néfaste ne sauraient s'effacer ; les prodiges de vaillance accomplis par des jeunes gens que rien n'avait préparé au dur métier des armes sont de ceux dont un pays a le droit et le devoir de se montrer éternellement fier, même quand la victoire l'a trahi.

J'ai parlé, tout à l'heure, de la vérité et de la franchise d'observation, qui donnent un intérêt si réel, si palpitant au *Journal d'un Moblot* : cette double qualité ne consacre-t-elle pas aussi bien le mérite de l'écrivain que l'honneur d'un soldat ?

L'auteur de *Songes frères*, M. Fernand de Rocher, est un collaborateur du *Passe-Temps* : je suis donc bien mal placé pour faire son éloge.

L'harmonie, la grâce, l'élégance de ses vers l'ont suffisamment fait apprécier de nos lecteurs, sans qu'il soit nécessaire de le leur présenter à nouveau.

Les *Songes frères* sont précédés des *Sérénades bleues et roses*, sérénades qu'on donne si généreusement à vingt ans et dont on ne se souvient plus guère à trente.

Les premiers vers que j'écrivis
Et que mon cœur toujours chantonne,
C'est par un soir tiède d'automne
Que je vous vis.

Vous étiez la chère inconnue
Dont on rêve vers les vingt ans ;
Je vous ai dit merci longtemps
D'être venue.

D'aucuns trouveront peut-être un peu exagérée la sentimentalité de *Songes frères* : à ceux-là, je répondrai qu'à l'origine de toute poésie, on découvre inévitablement un sentiment de regret, de désir, d'aspiration, en sorte que cette poésie — dès lors qu'elle est sincère — émane forcément de la même source que la prière.

M. Fernand de Rocher est un poète amoureux, il idéalise la femme, c'est elle, toujours elle qui fait vibrer sa lyre, et la grande nature ne l'émeut que lorsqu'il la contemple au bras de l'Aimée.

Pour l'homme véritablement amoureux il n'y a pas de vie heureuse : il n'y a que des jours heureux !

Redis-moi les chansons exquises
Que tu me chantais autrefois,
Quand nous allions courir les bois,
Au temps des nids et des cerises.

Te souviens-tu des chemins creux
Où nous vivions notre folie ?
Toi, sous ton chapeau, si jolie ;
Moi, de tes lèvres amoureux.

Hélas ! Ce jour, marqué d'une croix blanche, est bientôt suivi d'un jour marqué d'une croix noire :

Le temps des lilas est passé,
J'ai mis mon cœur sous une pierre,
Mon pauvre cœur triste et lassé,
Le retrouverai-je, ma chère ?
Le temps des lilas est passé.

Le temps des lilas est passé,
J'ai mis mes yeux sous une tombe,
Mes yeux éteints de trépassé...
Le vent souffle, la neige tombe,
Le temps des lilas est passé.

Le temps des lilas est passé.
Devant moi la route s'allonge
Et je suis le chemin tracé
Sans cœur, sans yeux, comme en un songe.
Le temps des lilas est passé.

Lisez *Printanière, Clair de Lune, Soir d'Avril, Oubli, Soleil d'août, Chanson d'Automne, Hivernale, Chanson de Juin, Pour des yeux bleus, Lassitude, Rimes tristes* ou plutôt lisez tout le volume.

Ce sont des vers tristes, — le cri
D'une âme qui souffre et qui pleure.

Et quand vous les aurez lus — ces vers — vous reconnaîtrez avec moi, combien est profondément juste et vraie cette pensée :

Le cœur du poète souffre surtout de l'angoisse du vide, et, dès qu'on l'emplit, il se brise !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

M. Marty, ex-directeur du théâtre de Carcassonne, est nommé directeur du théâtre de Valence.

Nos anciens artistes.

M. Queyrel, qui a tenu longtemps avec succès à Lyon, l'emploi de basse au Grand Théâtre, vient de mourir à Marseille.

M. Queyrel avait également chanté dans diverses villes, notamment à Marseille et à Genève ; c'était un artiste de grand talent en possession d'une fort belle voix, chanteur et comédien très expérimenté. C'est en interprétant le terrible rôle de Hagen dans *Sigurd*, rôle écrit très haut et dans lequel il était d'ailleurs remarquable, que M. Queyrel a altéré sa voix pour tant souple et étendue.

Dernier écho du congrès du chant Grégorien qui s'est tenu dernièrement à Bordeaux.

Le cardinal Lecot a défini le but du congrès en souhaitant que dans les églises le plain chant soit confié aux hommes, ainsi que le demandent les traditions et la dignité de l'Eglise.

L'homme est le roi de la création, la femme n'est que la reine; c'est donc à l'homme que doit revenir la priorité.

Le congrès s'est séparé sans s'être prononcé d'une façon formelle pour l'exclusion des femmes chantant aux offices religieux.

Nous n'en avons pas encore fini avec les emprunts faits au théâtre étranger, et cependant combien d'adaptations déjà ont misérablement échoué.

Veut-on connaître le programme du théâtre de l'Œuvre pour la saison 1895-1896?

Inde. — *Cakountala*, adapté de l'hindou par M. Hérold.

Grèce. — *L'Assemblée des femmes*, adaptation d'Aristophane par M. Tristan Bernard.

Moyen-Age. — *Le Mystère de la reine de Hongrie*; le *Mystère du mari qui a vendu sa femme au diable*.

Renaissance espagnole. — *L'Alcade de Zalamea*, de Calderon.

Renaissance anglaise. — *Venise sauvée*, cinq actes de Otway.

Mouvement contemporain. — Une pièce provençale (dont le titre, sur la prière de l'auteur, est encore réservé); *Peer Gynt*, de Henrik Ibsen; la *Mort de Tyntagite*, de Maurice Maeterlinck; le *Songe du roi Willaw*, de Jean Lorrain; *Héraklea*, drame en vers, de M. E. Lesage.

La disette des auteurs dramatiques français est-elle donc aussi réelle qu'on veut bien le dire?

De nombreuses reprises sont annoncées sur les premières scènes parisiennes. C'est ainsi que l'Odéon va reprendre prochainement le *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier.

Cet ouvrage, qui fut représenté pour la première fois au théâtre du Vaudeville, le 17 juillet 1855, où il était interprété par M^{mes} Fargueil, Chambéry, Saint-Marc, Guillemain et MM. Monrose, Lagrange, Félix, Chambéry et Parade, n'a été donné sur aucune scène depuis de nombreuses années.

En revanche, sur cette même scène de l'Odéon, la saison prochaine verra défilier un certain nombre de nouveautés:

La Blague, de M. Valdagne, comédie en trois actes; *Deux Sœurs*, trois actes, de M. Jean Thorel, un jeune collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*; les *Trois Saisons*, trois actes en vers, de M. Henri Bernard; *Mon Enfant*, de M. Ambroise Janvier; *Dans la Nuit*, drame en cinq actes, de M. André de Soble, beau-fils de Mounet-Sully; cinq actes encore de M. Henry Fouquier; *Compromise*, comédie en quatre actes, de M. de Noussanne, etc.

Le tout, naturellement, sans préjudice des petits actes « odéoniens » — prose ou vers. On en compte déjà une douzaine qui doivent être représentés en 1895-1896.

En réalité, ce n'est pas la quantité qui fait défaut chez nos auteurs dramatiques: c'est la qualité.

Nous avons maintes fois signalé, à cette même place, la surproduction des compositeurs italiens, le *Journal des Débats* entre dans le vif de la question.

Les jeunes compositeurs italiens paraissent doués, comme leurs « pères », de cette belle fécondité qui est l'originalité la plus incontestable de leur école. Le maître Léoncavallo adresse aux journaux la lettre suivante:

« L'opéra dont j'ai eu la fortune de recevoir la commande de l'empereur d'Allemagne s'appellera *Roland*, il sera tiré du roman d'Alexis Villebald, *Roland de Berlin*. Mais il n'existe pas encore, puisque, d'après les engagements pris, je travaille activement à terminer la *Vitta da Boheme*, qui sera représentée presque aussitôt après mon autre ouvrage, *Chatterton*. Le plan du livret de *Roland* sera soumis au comte Hochberg de Berlin, dans les premiers jours d'octobre, et j'aurai fini l'opéra au commencement de 1897 ».

Assurément, ce doit être une joie singulière de prévoir l'échéance de ses productions avec cette assurance d'arbre fruitier. Mais l'exactitude dans les livraisons, si recommandable chez la plupart des fournisseurs, est elle aussi propice à l'éclosion des œuvres d'art? Certains maîtres d'une autre école peuvent déjà voir que les opéras « à la grosse » ne défient point les siècles.

La question du diapason continue à préoccuper les musiciens anglais. Les chanteurs continentaux, qui font les beaux jours de l'Opéra de Londres désirent naturellement l'introduction du *la* français auquel ils sont habitués et les sociétés chorales ne demandent pas mieux, car ce *la* est moins élevé que le *la* anglais. Ces sociétés font, du reste, remarquer que l'ancien diapason philharmonique anglais, introduit par sir George Smart, il y a soixante-cinq ans, correspond exactement au diapason français. Les musiques militaires s'opposent à tout changement, car le diapason anglais plus élevé donne, d'après leurs idées, plus de brillant à l'exécution de leurs pièces. Il faut aussi tenir compte des frais énormes qu'entraînerait le changement des instruments à vent dans toutes les bandes militaires. On ne peut donc pas s'attendre à ce que le diapason français fasse, en Angleterre, son chemin aussi rapidement qu'en Allemagne et en Autriche. L. M.

NOUS THEATRES

Une bonne nouvelle pour les dilettanti de comédie: En attendant l'ouverture de la saison théâtrale, nous apprenons que

LA CLÉMENTINE

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie
CAPITAL: 6 MILLIONS

Siège Social: 19, rue Monsigny, Paris

AGENCE GÉNÉRALE: Rue Bat-d'Argent, 7

LYON

HENRI MARTIN, Directeur particulier

La Compagnie *La Clémentine* offre à ses assurés des garanties égales à celles des compagnies les plus renommées et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Assure les bâtiments municipaux des villes de Paris, Lyon, Marseille, Rouen, Le Havre, Arles, Avignon, Angers, Calais, Lille, Remiremont, etc., les Compagnies de Chemins de fer de l'Est et d'Orléans, les Compagnies des Docks, Entrepôts et Magasins Généraux de Paris, Marseille, Bordeaux, Dunkerque, Le Havre, Lille, Nantes, Rouen, Saint-Nazaire, Amans et Dijon, les grands magasins du Bon Marché, du Printemps, du Louvre, de la Belle Jardinière, de la Ville de Saint-Denis, la Société anonyme des établissements Caill, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et le Crédit Foncier de France.

Les polices de *La Clémentine* sont acceptées par le Crédit Foncier de France. Des conditions exceptionnelles sont faites aux courtiers de la ville de Lyon et aux sous-agents du département. S'adresser à l'Agence spéciale, tous les jours, de 4 à 6 heures.

FRANCE - ALBUM

Charmante Collection

Reproduisant les paysages les plus pittoresques de France, ses monuments principaux, et les curiosités des villes.

Chaque Album ne coûte que 50 c. (Franco 65 c.)

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14

OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOITE COMPLETE: 2 FRANCS

(Par correspondance, ajouter 0 fr. 20)

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

Optique - Photographie

Appareils - Plaques - Papier

Longues-vues - Jumelles - Electricité

Instruments d'Arpentage

Thermomètres - Baromètres, etc.

RABAIS IMPORTANT sur toutes les Marchandises

LUNETTES véritable cristal de roche monture extra 6 fr.

7, Quai Saint-Antoine, 7

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

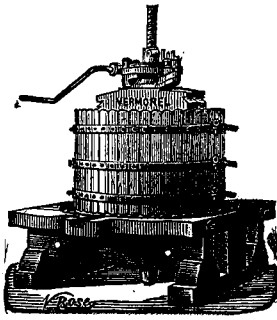
AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

V. VERMOREL, à Villefranche

(RHÔNE)

365 premiers Prix et Médailles

PRESSOIRS
Fixes et Mobiles



PRESSOIRS
Fixes et Mobiles

Cuves, Foudres, Foulloirs et Alambics

Ecrire à V. VERMOREL
A Villefranche (Rhône)

Envoi franco contre 30 c. en timbres du catalogue général de la Maison V. VERMOREL.

L'ÉBLOUISSANTE

Peinture en toutes teintes : minérale, liquide, sicative, brillante, économique et inoffensive. Prête à être employée par n'importe qui, pour intérieur et extérieur, sur bois, plâtre, ciment, métaux. Résiste à toute température et aux lavages. Son emploi est des plus faciles ; il est parfaitement inutile de donner des couches d'impression soit à la céruse, soit au minium ; ce serait une dépense inutile.

Avec la peinture l'**Eblouissante** on économise aussi les couches de vernis, puisqu'elle donne elle-même l'aspect de l'émail. Prix du bidon de 1 kilo net, n'importe la couleur : **2 francs**. Par correspondance ajouter **0,60 cent.** par bidon.

Envoi franco de la carte de diverses teintes.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, Rue Confort, 12, LYON



M. E. Simon viendra donner au Grand-Théâtre deux seules représentations qui auront lieu vendredi 30 et samedi 31 août, avec le concours des excellents artistes dont il a coutume de composer sa troupe : Marie Kolb, Jeanne Malvaux, Charlotte Raynard, Maurice Luguet, Daltour, etc.

L'*Ami des Femmes*, l'œuvre d'Alexandre Dumas fils, qui vient d'être reprise avec succès au Théâtre-Français, composera le premier spectacle.

SOLITUDE

A M. Léon MAYET.

*Au beau milieu des bois, au fond du vallon vert,
Dans la fête du jour majestueux et triste,
De lianes en fleurs et d'oubli tout couvert
Le grand chateau désert, comme un mort nous* [attriste.

*Un lourd silence règne aux abords de ses tours
L'herbe a tout envahi les murs et les allées ;
Le pas du voyageur s'étouffe dans les cours
Sur la mousse couvrant les dalles étoilées.*

Dans la vasque de marbre où sanglote un jet [d'eau
*Croit la menthe sauvage et la sauge empourprée ;
Le lierre aux grilles pend comme un épais rideau
Cachant la paix qui dort et défendant l'entrée.*

*La vigne vierge court aux rampes des balcons
Embrasse les volets d'une étreinte jalouse,
Et mêlant ses grains noirs aux cloches des hou-* [blons
Serre les croisillons entre ses bras d'épouse.

*La nature immortelle, amante du vieillard,
Couvre de ses baisers le vieux castel en ruines,
Mais nous n'entendons pas le ruisseau babillard
Et foulons sans les voir les roses purpurines.*

Homme, nous cherchons l'homme et ce qui lui [survit.
*Et de sentir, hélas ! que de lui tout s'efface,
Que rien ne reste plus des chemins qu'il suivit
Et que le vent partout a balayé sa trace.*

*La tristesse nous prend, serre le cœur, le mord.
Dans la fête du jour poudrant de sa lumière
Les grands bois frissonnants, comme un souffle de* [mort,
Le regret d'autrefois passe dans la clairière.

Jean BACH-SISLEY.

Arcier, août 1895.

Première Affaire

(Suite et Fin)

Le lendemain, je demandai au colonel l'autorisation de me battre ; je réunis deux témoins, deux camarades, les lieutenants Bardou et Akermann, deux vieux officiers de l'armée d'Afrique, types disparus aujourd'hui, auxquels je cachai le véritable motif de ma provocation et je les envoyai au

jeune homme pâle en leur recommandant de ne pas arranger l'affaire.

Une rencontre à l'épée fut décidée.

Elle eut lieu à cinq heures du matin, au bord de la mer.

Quand j'arrivai, mon adversaire m'attendais avec ses témoins, des bonshommes engoncés dans leurs redindotes ; le pauvre garçon était verdâtre.

Nous nous mîmes en garde, il tremblait comme une feuille ; quant à moi, toute ma colère était tombée, je me reprochais mon attitude provocatrice. La frayeur qu'il montrait avait achevé de me désarmer. Après tout, ce n'était pas son métier de se battre ; il n'avait sans doute jamais touché à une épée de sa vie et son émotion était bien naturelle.

Je l'attaquai doucement. Au premier choc du fer, effrayé, il rompit ; je m'avançai sans hâte, il recula et entra dans l'eau ; je le poursuivis, cherchant à le toucher légèrement afin d'en finir au plus vite, sentant combien ce duel devenait grotesque. Impossible de l'atteindre il rompaît toujours.

Nous avions de l'eau jusqu'aux genoux.

Diable ! pensai-je, si cela continue, nous allons nous noyer !

Je me fendis.

— « Monsieur, me dit-il, je vous en prie, ne me tuez pas. »

Je n'en avais guère envie !

— « Tendez le bras, lui dis-je.

Il obéit en tremblant.

J'effleurai sa main de la pointe de mon épée, une goutte de sang sortit, l'honneur était satisfait. Il était temps ! j'avais de l'eau jusqu'aux cuisses, les vagues allaient nous enlever.

Nous rejoignîmes nos témoins ; je revêtis mon dolman, quand, à ma grande surprise, un des répondants de mon adversaire vint à moi.

— « Monsieur, me dit-il, je suis tellement honteux et indigné de la lâcheté de notre camarade, que je veux me battre à sa place !

— « Cela ne serait pas très correct, lui dis-je.

— « Peu importe ! Ce duel a été ridicule ; je veux lui montrer comment on se comporte sur le terrain !

Il avait enlevé son habit.

— « Monsieur, lui dis-je, je ne sais si cela peut se faire ; je vais consulter mes témoins.

— « Un officier français ne refuse pas un duel et quand je devrais vous y forcer...

— « Qu'en pensez-vous ? demandai-je à mes témoins.

— « Il y a un inconvénient, dit Bardou, c'est que tu n'as l'autorisation que pour un,

— « Bah ! dis-je, celui-là passera par dessus le marché ; je ne peux guère agir autrement.

— « Tu ferais mieux de recommencer avec l'autre, observa Akermann, qui avait un fort accent alsacien ; avec celui-là, tu le beux.

— « Ne parlons plus de l'autre, dis-je.

LOTÉRIE DE L'EXPOSITION DE LYON

AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

Tirage prochainement. Gros lot 10.000 fr. Tout acheteur d'une série de 20 billets est assuré de gagner un lot.

— « Enfin, voilà, tu n'as l'autorisation que pour un, reprit Bardou.
Pendant ce colloque, le témoin qui m'avait provoqué se promenait le long de la grève, en montrant les signes de la plus vive impatience. C'était un petit homme sanguin, rageur : il s'était emparé de l'épée de mon adversaire, il m'attendait.

— « Aussi bien, dis-je, le premier duel ne compte pas ; je me risque : adienne que pourra ! »

Je retirai mon dolman et m'avançant vers le petit homme :

— « Monsieur, lui dis-je, je suis à votre disposition, »

Cette fois, cela était sérieux ; il était crâne, le petit civil ! Il y allait de bon cœur. Il m'attaquait avec furie et ne reculait pas d'une semelle. Je m'évertuais à parer les coups qu'il me portait ; je ne lui voulais aucun mal, au contraire, il m'était très sympathique. En adversaire inexpérimenté, il se découvrait constamment, rien ne m'eût été plus facile de profiter de sa maladresse ; je parais toujours, attendant une occasion pour le blesser légèrement ; tout à coup, comme il s'était trop rapproché, je tendis le bras pour l'éloigner ; à ce moment, il se ferra et mon épée disparut dans sa poitrine.

Je la retirai vivement ; un flot de sang jaillit de la plaie et il s'affaissa sur la grève.

Nous nous précipitâmes sur lui ; le docteur qui nous avait accompagné le prit dans dans ses bras.

— « Il est mort ! dit-il.

J'étais consterné.

Etait-ce possible ; j'avais tué ce brave petit civil !

— « Oh ! mon Dieu ! s'écria l'autre témoin, comment annoncer cela à sa femme et à ses enfants. »

Le maudit duel ! Je vous jure que je n'ai jamais éprouvé émotion plus poignante.

Je remontai avec mes témoins dans la voiture qui nous avait amenés.

— « Cela va faire une histoire, dit Bardou qui rompit le premier le silence ; tu n'avais l'autorisation que pour un.

— « Oui, dit Akermann, si tu avais tué le premier, il n'y avait rien à tire.

— « Ce n'est pas le premier que j'ai tué, dis-je, hélas ! c'est l'autre.

— « Il était crâne, celui-là, dit Bardou ; c'est dommage.

— « C'est le premier qu'il fallait tuer, répéta Akermann.

Je rentrais chez moi, très ennuyé, pendant que mes témoins allaient rendre compte de ce qui s'était passé au colonel.

Le colonel m'envoya quinze jours d'arrêts avec le motif suivant : Pour avoir tué un civil en duel sans en avoir auparavant demandé l'autorisation.

Le général me fit appeler et m'augmenta de quinze jours en me disant sévèrement :

« Cela vous apprendra ! »

Eugène FOURRIER.

NOS STATIONS THERMALES

ALLEVARD

Ici, la saison bat son plein. Il y a foule chaque jour pendant les concerts que donne dans le parc l'orchestre de M. Bavon, et le soir, les nombreux baigneurs se pressent au théâtre, où la troupe de M. Scheler interprète la comédie et l'opérette.

La vaillante petite troupe a un répertoire des plus variés. Successivement, nous avons applaudi les *Mousquetaires au Couvent*, la *Fille du Tambour-major*, *Miss Helyett*, *Feu Toupinel*, les *Dragons de Villars*, *l'Abbé Constantin*, etc.

M. Scheler avait engagé pour une seule représentation les anciens chansonniers du Chat-Noir, et leur succès a été complet. Signalons aussi une causerie-conférence donnée par M. Lemerrier, de Neuville.

Parmi les interprètes, qui, d'ailleurs, ont tous droit aux éloges, citons tout spécialement M^{mes} Dorsay et Corradin, MM. Daubrel, Noé Cadeau, Lanali.

Enfin, le 15 août, une grande fête de bienfaisance, organisée au parc, nous a permis d'applaudir la fanfare d'Allevar, qui vient de remporter un joli succès au concours de Chambéry.

La saison, qui se termine ici le 30 septembre, promet encore aux baigneurs de nombreuses distractions, grâce à la troupe que dirige si habilement M. Scheler.

QUATUOR DE QUATRAINS

LE VOL DE L'ÂME

*Les luttes d'ici-bas font l'âme forte et belle...
Sans doute elle voit fuir les rêves du berceau ;
Mais sa vigueur s'accroît pour déployer son aile,
Et pour marquer son but au-delà du tombeau !*

LE POIDS DE LA VIE

*Gardons-nous de céder à la lugubre envie
De passer en rampant dans l'ombre et dans la
[mort :
Souvenons-nous que l'homme au grand jour fait
[sa vie,
Et que pesante au lâche, elle est légère au fort !*

LA GRANDEUR MORALE

*Pour valoir, pour grandir, garde ton âme neuve,
Homme ! On ne peut monter que d'un vol dans
[l'azur :
C'est la neige du ciel qui fait hausser le fleuve,
Et l'on n'est vraiment fort que si l'on reste pur !*

LE PREMIER COUPLE

*De nos premiers parents la chute fut profonde !
Mais, consolés pourtant, jeunes et pleins d'espoir,
Ils se sentirent fiers d'avoir ce grand devoir :
— Eve créer des fils, Adam créer un monde !...*

Gabriel MONAVON.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de déficiences dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de *Kaoline* de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes : **Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON**

LE WAGON

INDICATEUR

des Chemins de Fer, contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des Chemins de Fer P.-L.-M., pour le Service d'été.

Prix : 30 Centimes

Franco : 35 Centimes

VENTE EN GROS

AGENCE FOURNIER, 14, Rue Confort, Lyon

Le demander dans les kiosques et dans les gares.

Demandez partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité Supérieure

BAINS

Rue Constantine, 20
TERREAUX

Cet Etablissement nouvellement réorganisé se recommande par sa bonne tenue et sa célérité. — Baignoires émaillées.

LOUIS REVERDY

Ex-Pédicure des Bains des Cordeliers

Culture des Plantes

Dans les Appartements par l'usage du

RÉGÉNÉRATEUR DES PLANTES

Deux diplômes d'honneur. — Hors concours. — 12 médailles : or, vermeil, argent, bronze. — Exposition Universelle de Lyon 1894 : médaille d'argent.

Ce composé chimique fournit aux plantes les substances nécessaires à leur entretien et à leur complet développement. Pour les plantes malades ou négligées, les résultats sont merveilleux.

La boîte 1 25. Franco 1 40

» 2 » » 2 30

Avec brochure indiquant le mode d'emploi et culture des plantes.

Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, Lyon.

LE CICÉRONE DE LYON

En vente partout 10 centimes

PRIME MUSICALE GRATUITE

Nous sommes heureux d'annoncer que, pour faire connaître ses œuvres à notre clientèle, la maison d'édition A. Danvers, de Paris, vient de consentir, par traité, à offrir gratuitement, à tous nos lecteurs, une magnifique prime musicale. D'une valeur de 40 francs environ à prix marqués, cette belle collection se compose de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) très bien édités et dus à nos meilleurs compositeurs (Leybach, Verdi, Schmoll, Ketterer, Guérout, Luigini, de Ménil, etc.

Pour recevoir franco à domicile cette jolie prime, il suffit à nos lecteurs d'adresser à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris, cette annonce découpée avec la somme de 1 fr. 50 pour le port, l'emballage et tous frais.

Pour toutes réclamations sur le service de la poste ou erreurs quelconques au sujet de cette prime, écrire directement à la maison A. Danvers.

LIBRE CHRONIQUE

TROP PARLER NUIT, TROP « TRINQUER » CUIT

Qu'il est donc difficile de contenter, chez nous, tout le monde et les statisticiens qui se lamentent périodiquement sur la « dépopulation française » !

Pour y remédier et préparer, sans doute, de « nouvelles couches » fécondes, le maire de Charleville présidant une distribution de prix dans une école de fillettes, leur tenait à peu près ce langage :

« Mes chers enfants, vous allez arriver à l'âge où l'on rêve à un idéal. Bientôt cet idéal prendra corps dans votre imagination. Il revêt la forme d'un beau garçon orné de moustaches. De quelles couleurs seront ces moustaches ? Blondes, noires, peut-être rousses. . . »

Vous croyez peut-être qu'on a félicité, en chœur, ce magistrat municipal pour avoir ainsi rompu avec les banalités officielles et surannées, qui émaillent ordinairement les discours prononcés en marge des palmarès ? Ah bien, ouiche ! c'est à qui lui jettera une chameur de haro !

Pauvre *maire* ! qui voulait susciter de jeunes *mères* à la patrie stérile, combien doit lui être *amère* l'ingratitude des censeurs moroses, qui le conspuent et le houspillent pour l'inconvenance de son langage devant le juvénile et virginal auditoire des fillettes carolopolitaines !

Le voilà qui ne serait même plus bon à mettre... à la tête de l'orphelinat de Cempuis — s'il songeait à postuler la succession de Robin-le-persécuté, dont la pension alimentaire vient d'être réduite à de mesquines proportions, à peine la portion incongrue.

Le chef des édiles de Charleville ne pouvait pourtant pas dépeindre, à ses jeunes concitoyennes, leurs futurs fiancés et époux comme « de sales bêtes ayant du poil... sur la lèvre » et je ne vois pas pourquoi les moralistes sévères qui le tancent, trouvent un « cheveu » dans son allusion aux « moustaches » appelées à hanter l'imagination des gamines qui l'écoutaient !

Je gage que la plupart de ces critiques austères ont la face glabre, le crâne chauve et des lunettes à verres convexes grossissant l'incident et les intentions mêmes de l'orateur incriminé.

Quant à vous, Monsieur le Maire, novateur audacieux et imprudent, qui tentiez — sans y mettre sans doute tant de malice condamnable — de remplacer prématurément, l'inerte poupée de carton et d'émail, dont se jouent les mains enfantines de nos petites sœurs, par un polichinelle mous-

tachu, susceptible de charmer — plus tard — leurs oreilles, à l'aide d'un répertoire moins restreint que l'élémentaire « papamaman » articulé par la figurine inanimée, objet de leurs premières tendresses : « Allez... et ne prêchez plus ! »

Il résulte d'une communication qui vient d'être faite par M. Daremberg à l'Académie de médecine que l'analyse chimique démontre que les eaux-de-vie, surtout les eaux-de-vie de hautes marques, contiennent une plus grande quantité des poisons appelés furfural et alcool amylique que les eaux-de-vie communes débitées par les marchands de vin de Paris.

Vous ébauchez un sourire d'incrédulité, en haussant les épaules ; mais rira bien qui rira le dernier, et vous serez bien obligé, lecteur sceptique et railleur, d'abjurer votre prédilection dangereuse pour le petit verre de « marc » authentique, lorsque vous aurez dégusté préalablement le résultat des terrifiantes expériences de M. Daremberg sur de solides lapins.

Un petit trémolo à l'orchestre et je vous les décris dans toute leur horreur :

1° Sept lapins reçoivent par lui chacun dans la veine de l'oreille 10 centimètres cubes de cinq eau-de-vie achetées au détail sur les comptoirs de cinq marchands de vin et ramenées à 35° d'alcool. Aucun de ces animaux ne meurt.

2° Deux lapins reçoivent chacun dans la veine de l'oreille 10 centimètres cubes de cognac authentique ayant coûté 12 francs la bouteille. Ils meurent sous le coup.

Brrr ! On ne saurait nier — en présence de constatations aussi concluantes et aussi scientifiques — qu'il est excessivement dangereux de faire absorber du vieux cognac aux lapins, ou de se l'*introduibiliser* dans les oreilles, comme dit le major Boquillon.

On doit même se féliciter que la nature prévoyante ait placé hors de la portée du plus grand nombre des bipèdes humains — et surtout des malheureux — ce toxique charentais à 12 francs la bouteille, car nos bulletins nécrologiques enregistreraient un trop grand nombre de suicides par ingestion de cette eau-de-mort,

Puisqu'il faut l'appeler par son nom, Capable, en un seul jour, d'enrichir l'Achéron.

Nous nous plaisons à espérer, maintenant, que M. Daremberg, conséquent avec ses analyses, repoussera avec énergie l'offre d'un insidieux petit verre de « fine » destinée à aromatiser la fin de quelque copieux banquet académique et médical, auquel il est constamment exposé, et qu'il entraînera de préférence ses doctes col-

lègues chez le mastroquet du coin, où ils pourront *pitancher* — sur le zinc — l'eau d'af populaire et « inoffensive » car elle « tue le verre » mais non celui qui le vide, selon ses propres expériences.

En agissant différemment — et en mettant ses actes en contradiction avec ses découvertes — le savant M. Daremberg nous suggérerait la fâcheuse conviction qu'il a simplement voulu nous « poser ses lapins. »

FRANC-SILLON.

APPARITION

à TONY D'ULMÈS.

Ils s'étaient rencontrés à Vienne en un raout élégant, chez l'ambassadeur de France; et le séduisant secrétaire René de Fonchamp avait été frappé du coup de foudre. Ainsi ! subitement comme en un conte. C'est qu'elle était superlativement troublante la comtesse Halysteff. Apparentée aux plus nobles familles suédoises, veuve à vingt-cinq ans, elle promenait dans les plus aristocratiques salons son incurable ennui !

Elle avait si éperdument aimé le comte son mari, et la mort avait fauché son bonheur dans sa fleur radieuse après trois ans d'ivresses divines.

Sans enfants, riche, belle, douée de ce charme bizarre des suédoises raffinées qui joignent à une intelligence supérieure une nostalgie d'ailleurs, une sorte de dégoût de l'être qui les fait perverses et troublantes, la comtesse Minnie Halysteff ne pouvait oublier celui à qui elle devait les meilleures heures de sa vie. Elle vivait en mondaine, mais gardait en son âme le souvenir vivant de l'aimé disparu. D'une élégance suprême, la tête casquée de cheveux mordorés, de cette teinte indéfinissable des suédoises, ni blonde, ni rousse, les yeux larges, aux prunelles pailletées d'or, elle semblait une statue d'albâtre avec la transparence nacré de ses joues, de ses épaules et de ses bras, avec je ne sais quoi d'immatériel, de suprêmement troublant. Et René de Fonchamp, le robuste garçon, s'en éprit follement. Ce devint une passion obsédante. Il suivit pas à pas la comtesse. Partout, elle le trouvait ; au Prater, aux courses, aux théâtres, il était là, la poursuivant d'une constance gênante. Elle d'abord indifférente, remarqua cette persistance, et puis comme il causait finement, comme il savait se rendre utile, elle l'accueillit, le reçut. Il apprit qu'elle gardait fidèlement le culte du comte, qu'elle l'avait aimé avec passion, et qu'elle avait voulu mourir de sa mort. Et maintenant, il le voyait, elle vivait en communion d'âme avec lui, parlait à son grand portrait qui était dans le boudoir où elle passait chaque jour des heures.

Parfois elle croyait qu'il était là en réalité et les prunelles noires du grand portrait lui semblaient s'animer, la bouche rouge,

ombragée de moustaches brunes lui souriait, comme satisfaite de sa fidélité. Minnie trouvait là un bonheur étrange, une sensation d'une acuité douloureuse qui la charmait.

Dans le silence de la serre, sous l'ombre des vertes frondaisons exotiques elle confiait au jeune secrétaire ces étranges pensées. Et lui, s'enivrant d'elle, oubliait qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle était toute au disparu. Il la voyait, il la sentait tout près, pour l'heure, il ne demandait rien de plus.

Tout un hiver se passa ainsi. Et sûrement les compagnons de fête de René eussent bien ri de songer que le brillant cavalier, le héros de tant d'aventures restait des heures auprès de la belle comtesse à l'écouter parler du comte, à entendre le récit de leur passé d'amour.

C'était étrange sans doute ! René lui-même s'avouait stupide de n'avoir point encore parlé de sa passion, de n'avoir point même essayé de distraire la pensée de la comtesse. Et il l'aimait à ne plus pouvoir manquer d'aller la voir un jour. Elle aussi s'habitua à le recevoir, à causer des heures ainsi en tête à tête sous la clarté opaline des globes irisés. L'aimait-elle ? Non ! Mais elle avait tant souffert de la solitude du cœur ! Elle avait traversé si étrangère tous ces salons mondains où les femmes ne cherchent que le flirt malsain.

Et René ne lui parlait point d'amour, de passion éternelle ! Elle glissait doucement à la sympathie, puis s'en voulait.

Dans la solitude, en face du grand portrait du comte, elle jurait de rester fidèle, de ne plus voir le jeune secrétaire. Et l'habitude triomphait. René de Fonchamp revenait fidèle, enveloppant et discret.

Comme il s'attardait un soir à parler littérature, il avait lu les poignants sonnets de Verlaine, il crut que Minnie avait compris enfin qu'il l'aimait à mourir à ses pieds et il glissa une phrase tendre, la comtesse sourit amèrement et ne répondit point. Ce fut à René une lueur d'espoir. Il s'attendait à quelque éclat de douleur ou de regret rétrospectif. Point. Minnie avait souri. Il pouvait donc oser....

Ils se revirent le lendemain et d'autres encore. L'inévitable arriva. Minnie s'abandonna un jour dans le boudoir mauve en face du grand portrait et comme elle échappait à son étreinte lasse et vaincue, elle tomba soudain inerte, les prunelles fixes, blême de peur en râlant : Mais fuyez, René, il est là, là... là devant nous !...

Et René de Fonchamp, le sceptique, qui n'était point à sa première aventure, crut voir ce grand portrait s'animer, la bouche rouge, le rire sardonique et le regard haineux s'attacher sur lui.

Il eut peur et pendant que l'on s'empresait auprès de la comtesse évanouie, il sortait, l'âme troublée, poursuivi par deux yeux haineux, par un sourire sardonique !... et plus jamais il ne revit la comtesse !

EIADES.

Août 95.

Plus d'Essences ! Plus de Benzines ! Plus d'Odeurs désagréables !

L'ORÉODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'ORÉODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences ; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'*oréodoxa*, grand et beaupalmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'ORÉODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'*oréodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon ; 1 fr. 25 ; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général : Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

PRIX DE LA BOUTEILLE : 0 fr. 75

DÉPÔT GÉNÉRAL :

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
Rue Confort, 12, LYON

VITICULTEURS

Demandez le nouveau greffoir Douris, breveté s. g. d. g., à lame cintrée et renversé et permettant de faire toutes les coupes régulières et légèrement creuses, point capital pour la réussite des greffes. — Prix : 3 fr. ; par correspondance ajouter 0 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

La Revue Bi-Mensuelle

DES

TIRAGES FINANCIERS

Paraissant les 12 et 25 de chaque mois. — Publiant tous les tirages de valeurs à lots, et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

Prix du numéro : 10 centimes.

Abonnements : France, 2 fr. par an. Etranger, 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les **CIGARETTES ESPIC**
ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NÉURALGIES
TOUTES PHARMACIES 2 fr. la boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.



En vente à l'AGENCE FOURNIER
14, Rue Confort, 14

Le Palmarès Officiel

DES

RÉCOMPENSES

Décernées à l'EXPOSITION DE LYON
de 1894

Edité sous le contrôle du Conseil supérieur
de l'Exposition

PRIX : 1 fr. ; Franco : 1 fr. 40.

NÉURALGIES NÉVROSES MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, névralgies, maux de tête*, prenez des "Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontés", vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat
Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

7^e ANNÉE

LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE
12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes. 6 fr.
Départements non limitrophes. 7 fr.
Etranger. 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 49, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

LES VRAIS MOTS

*Ce qui fait qu'ici-bas nous adorons l'artiste
C'est qu'il sait seul trouver, avec un charmant*

[tact,

*La juste expression, le terme bien exact
De ce qui flotte en nous : pensée aimable ou triste.*

*Tout autre, auprès de lui, nous paraît égoïste ;
C'est bien souvent à tort : son cœur peut être in-*

[tact,

*Mais son style enfantin s'émet, si peu compact,
Que ce pauvre ignorant nous semble un parodiste.*

Puissance des vrais mots ! Quand sous les arbres

[verts,

Nous marchons lentement, les buvant en beaux

[vers,

Notre cœur oppressé bat au rythme des strophes,

*Nous jurerions revivre un doux rêve effacé,
Et beaucoup sont surpris de se voir philosophes,
Qui pourtant, jusqu'alors, ne l'avaient point*

[pensé.

Jules BAUDOT.

Fête de la Chanson à Charbonnières

Une grande fête de la Chanson, organisée par les soins de M. le D^r Girard, maire de Charbonnières, et de M. O. Grenier, directeur de la station thermale, sera donnée avec le bienveillant concours du Cercle Pierre-Dupont, dimanche 25 août, à 2 h. 1/2, dans la salle des Fêtes du Casino de Charbonnières.

Le produit de cette fête, attrayante et originale, sera consacré à la Bienfaisance.

Le prix des places est ainsi fixé :

Places réservées, 3 fr. — Premières, 2 fr. — Secondes, 1 fr.

Les trains partent de la gare de Lyon-Saint-Paul à 1 h. 3 et 1 h. 27.

L'ESPRIT DES AUTRES

Deux marchands d'antiquités causent entre eux des choses du métier :

— Les bibelots anciens commencent à se faire rares.

— Ah ! ne m'en parlez pas ; si on n'en faisait pas un peu, il n'y en aurait jamais assez pour tout le monde.

Chanteclair fait un ami confident de ses projets, de ses travaux littéraires :

— Oui, mon cher, je viens de terminer une grande pièce très dramatique, dont le héros est un fanatique de la bicyclette.

— Je vois ça d'ici... un *vélocycle* !

A la neuvième chambre :

— Vous reconnaissez avoir volé cette montre ?

— Oui, mon président, et je m'en repens amèrement.

— Vous vous en repentez... sincèrement.

— Oh ! très sincèrement je vous le jure. Cette montre-là, voyez-vous, je n'ai jamais pu la faire marcher.

CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures 1/2, orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de M. Eugène Arnaud.

Deux fois par semaine, les mardis et vendredis, grandes fêtes musicales avec le concours des principaux virtuoses de notre ville.

CASINO DES ARTS

C'est hier samedi que le Casino a rouvert ses portes. Le programme renferme toute une série d'attractions et de nouveautés : Paquerette, des Ambassadeurs : la troupe Orsani ; Do-Mi-Sol-Do, excentricité musicale par six clowns. Les six danseuses Bengali's, ballet anglais présenté par miss Hartley ; la petite Fernande, une Dupare miniature et une troupe complète de chant.

Mmes Perrier, Decarsac, Grandville, Francesecki ; MM. Valton, Champagne, Moricat, Morlays.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 2004, du 24 août 1895

CHRONIQUES : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Les fraudeurs de gibier*, par Pontvoisin. — *La Semaine scientifique*, par le D^r H. Servet de Bonnières. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *La mode*, par Ludka. — *L'expédition de Madagascar*. — *Sport*, par Archiduc. — *Autour de la Vélocipédie*, par F. de Villemont.

Nouvelle en cours de publication : *Encore une surprise du divorce*, par M^{me} Mary Summer (fin).

Explication des Gravures, Echees, Rebus, Récréations, Revue Comique, Bibliographie, etc.

En supplément : *Perruques blondes*, roman par G. Lenôtre. — Illustrations de M. Parys.

Revue Financière Hebdomadaire

Les bourses se suivent et se ressemblent. La séance d'aujourd'hui comme ses précédentes, est absolument dénuée d'intérêt ; peu d'affaires ou affaires sans importance, mais ce qui ressort c'est le complet abandon de nos rentes que nous enregistrons le 3 % à 102,22 ; le 3 1/2 à 107,10.

Nos établissements de crédit restent dans leurs excellentes dispositions ; le Crédit Foncier est on ne peut plus ferme à 872,50 ; le Crédit Lyonnais à 835 ; la Société Générale à 545.

Les fonds étrangers se retrouvent à peu de chose près à leurs cours d'hier. L'Italien à 89,37 ; l'Extérieur faible au début se relève à 64,35. Le Hongrois vaut 102,93, l'Égypte 524,37, le Portugais 26,75. Les fonds turcs sont très fermes. La rente à 26,32 ; la Banque Ottomane à 736,25 ; quant aux fonds russes, nous les laissons, le Consolidé à 101,70 ; le 3 % 1891 à 92,15 ; le 3 1/2 % à 97,50.

Le Suez gagne 12,50 à 3292,50. Sur le marché en Banque, la Buffelsdoorn Estate cote 223,10 ; la Monte Rosa 39.

La Société d'Incandescence par le Gaz (système Auer) est recherchée à 1520 à 1535.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LOTÉRIE DE L'EXPOSITION DE BORDEAUX Gros lots 100.000 fr. et nombreux autres lots en espèces.
— Prix : un franc. — Ajouter
15 centimes par chaque demande de 3 billets pour recevoir envoi franco. — Agence FOURNIER, Rue Confort, 14, LYON.